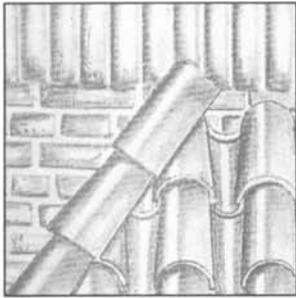
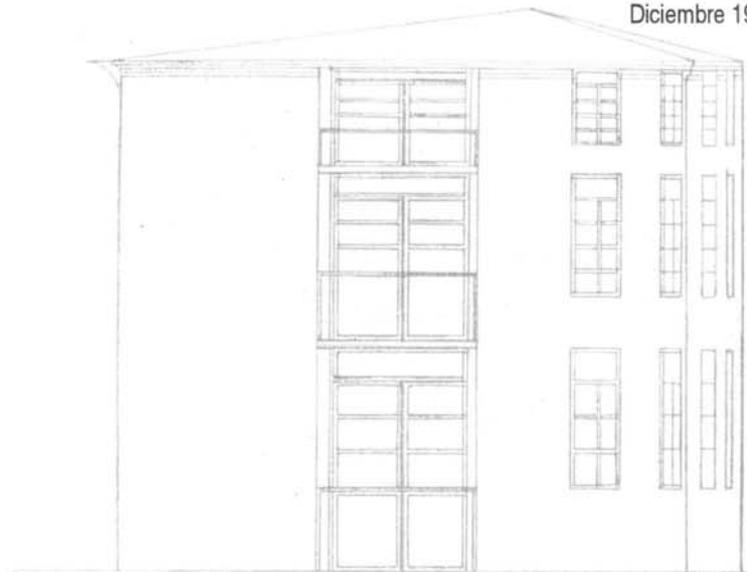


# AREA

AGENDA DE REFLEXION EN ARQUITECTURA, DISEÑO Y URBANISMO  
*agenda de reflection en architecture, design et urbanisme*



Nº 1  
Diciembre 1992



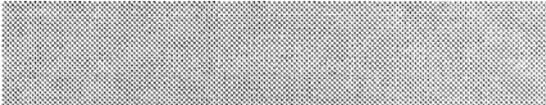
**PROYECTO CAMPANA** / **PROJET CAMPANA** / **RELEVAMIENTO DE BARRERAS ARQUITECTONICAS** / **RELEVEMENT DES BARRIERES ARCHITECTONQUES** / **ENERGIA Y VIVIENDA** / **ENERGIE ET LOGEMENT** / **TECNICOS LOCALES Y EXTRANJEROS EN LA GENESIS DEL URBANISMO ARGENTINO** / **TECHNICIENS LOCAUX ET ETRANGERS AUX ORIGINES DE L'URBANISME ARGENTIN** / **MOVILIDAD DE DISCAPACITADOS** / **DEPLACEMENT DE HANDICAPES** / **LA LENGUA DE LAS COSAS** / **LA LANGUE DES OBJETS** / **EL ESPACIO UNITARIO RECIPROCO** / **L'ESPACE UNITAIRE-RECIPROQUE** / **ALGUNAS OBSERVACIONES SOBRE EL SIGNIFICADO DE LOS SIMBOLOS DEL PODER** / **QUELQUES REMARQUES SUR LA SIGNIFICATION DES SYMBOLES DU POUVOIR** / **LA CREATIVIDAD ARQUITECTONICA ENTRE LA CONSTRUCCION Y LA EXPRESION** / **LA CREATIVITE ARCHITECTURALE ENTRE LA CONSTRUCTION ET L'EXPRESSION** / **DEGRADACION DEL ESPACIO CONSTRUIDO E INNOVACION ARQUITECTONICA** / **DEGRADATION DE L'ENVIRONNEMENT CONSTRUIT E INNOVATION ARCHITECTONIQUE** / **EXPERIMENTACION D'UNA DOMOTICA "ORIENTADA AL USUARIO"** / **L'EFFET D'UBIQUITE SONORE** / **EL EFECTO DE UBICUIDAD SONORA** / **LA METROPOLISACION CONFLICTUENTE DE CARACAS** / **LA METROPOLIZACION CONFLICTIVE DE CARACAS**

UNIVERSIDAD DE BUENOS AIRES - FACULTAD DE ARQUITECTURA, DISEÑO Y URBANISMO  
SECRETARÍA DE INVESTIGACIÓN Y POSGRADO - DIRECCIÓN DE INVESTIGACIONES  
E COLE POLYTECHNIQUE FÉDÉRALE DE LAUSANNE

# INDICE

4. **Proyecto Campana, hacia nuevas estrategias de gestión del habitat**  
*Arq. David Kullock*
12. **Relevamiento de barreras arquitectónicas**  
*Arq. Clotilde Amengual*  
*Colaboradoras: Arq. Rosa A. Connio y Ma. N. G. de Balmaceda*
20. **Energía y vivienda**  
*Arqtos. John Martin Evans y Silvia de Schiller*
29. **Técnicos locales y extranjeros en la génesis del urbanismo argentino. Buenos Aires, 1880 - 1940**  
*Arq. Alicia Novick*
51. **Movilidad de discapacitados**  
*D. I. Mario Mariño*
59. **La lengua de las cosas: cultura material e historia**  
*Arqtos. Fernando Aliata, Anahi Ballent, Adrián Gorelik, Francisco Liernur y Graciela Silvestri*
66. **El espacio unitario recíproco**  
*Arq. Roberto Doberti*
87. **Algunas observaciones sobre el significado de los símbolos del poder en las nuevas tendencias de la historia urbana**  
*Arq. Celia Guevara*
97. **La creatividad arquitectónica entre la construcción y la expresión**  
*Arq. Jorge Sarquis*
106. **Degradación del entorno construido e innovación arquitectónica**  
*Arq. Adriana Rabinovich*
114. **Expérimentation d'une domotique "orientée usager": le cas de la REX "La domotique au service de l'habitat social collectif en Moselle"**  
*Pierre Rossel*
122. **L'effet d'ubiquité sonore**  
*Pascal Amphoux*
133. **La métropolisation conflictuelle de Caracas**  
*Sociologue Yves Pedrazzini*





# LA MÉTROPOLISATION CONFLICTUELLE DE CARACAS<sup>(1)</sup>

Yves Pedrazzini  
en collaboration avec Magaly Sanchez R.

Yves Pedrazzini, sociologue  
IREC-Département d'Architecture, EPFL, Suisse  
Magaly Sanchez R., sociologue,  
Instituto de Urbanismo, FAU-UCV, Caracas, Venezuela

**C**aracas, Venezuela, 1992. A près de 1000 mètres d'altitude, une métropole s'étire entre deux longs replis montagneux de la cordillère de la côte, comme une boomerang de briques et de ciment, lancé et perdu dans la forêt par un géant arborigène. Dans Caracas, capitale créole polluée et violente, les habitants des quartiers populaires auto-construits - les *barrios* - donnent sa forme particulière à l'espace construit, et dans les *barrios*, les bandits populaires de quartier, les *malandros*, rythment la vie métropolitaine tropicalé et lui donnent son sens particulier.

La *malandrización*, la *métropolisation*. C'est à une révolution totale de la sociologie urbaine qu'appellent de tels phénomènes sociaux ; c'est à une révision de notre perception même de l'espace urbain que nous amène la nouvelle territorialisation des métropoles, comme Caracas et ses *barrios* en fournissent un bon exemple. Les sociologues qui seront accaparés dans le futur par le phénomène urbain n'auront d'autre alternative que de s'inventer de nouveaux outils de travail. Cela est suffisant pour que naisse une science nouvelle de l'ancienne sociologie urbaine, quelque chose comme de la *métropologie*, sociologie de l'urgence urbaine.

La métropole est à la ville, ce que le *malandro* est à l'ouvrier : sa forme la plus rusée, la plus maligne, la moins naïve, débarrassée de son bon sens "populaire", de sa lourdeur paysanne. Le phénomène métropolitain, c'est le phénomène urbain, précipité, c'est l'extrême-urbain, l'ultra-urbain... L'étude de la métropole nécessite que la sociologie urbaine appliquent une méthodologie rusée, ailée : il nous faut donc créer les sciences sociales rusées, les sciences sociales de l'urgence, afin d'étudier le

phénomène métropolitain. Et l'objet d'étude favori des sciences sociales rusées ne peut être à Caracas que le rusé métropolitain, le malin, le *malandro* - l'"être métropolitain".

## I. DESTRUCTURATION URBAINE

Au Venezuela, en Amérique Latine, un peu partout dans ce Tiers-Monde qui représente plus des deux tiers du monde, la ville n'est déjà plus la ville. Un genre nouveau d'établissement humain s'élabore au quatre coins du "sud" de la planète, et un modèle de société encore inédit émerge : la métropole. Celle qui annonce aujourd'hui le troisième millénaire, l'âge de brique...

La métropole n'est pas une grande ville, c'est-à-dire qu'elle n'est pas qu'une ville en plus gros. C'est un univers différent, flou, ambigu, indéfini, formel et informel, une réalité dynamique au devenir incertain et à la dialectique plutôt méchante, destructrice mais paradoxale (2), puisque plus elle croît, plus elle (se) détruit et plus elle se développe, et que moins elle devient une ville, et plus cependant elle *devient* La ville en Europe, à moins d'une improbable apocalypse, ne deviendra jamais autre chose qu'une grosse ville européenne, une ville qui fonctionne, c'est-à-dire une ville dont les éléments les plus divers sont également *fonctionnels*, dont les problèmes eux aussi finissent par être fonctionnels, puisqu'une certaine "dissidence" créatrice n'est pas dysfonctionnelle en Europe, mais au contraire un rouage nécessaire au bon fonctionnement de la société, et, comme telle, une activité encouragée, voire subventionnée. Dans l'Europe de la CEE, une ville qui "marche" est une ville qui se transforme en se reproduisant elle-même comme système urbain dynamique, spatialement et socialement. Elle ne sera pour cela jamais une métropole, du moins - c'est notre hypothèse - une métropole du même type que celui des métropoles latino-américaines. Dans la ville, on fonctionne plus que l'on n'agit, c'est-à-dire que notre capacité à assumer une fonction (sociale ou simplement professionnelle) est plus valorisée (socialement ou professionnellement) que notre capacité d'action, à laquelle reste associée l'idée d'improvisation et d'indiscipline. Dans la métropole, au contraire, dans un contexte *destructuré* et où l'idée même de fonction/dysfonction devient quelque peu vaine ou absurde, c'est cette capacité d'action

qui se trouve valorisée dans la pratique. L'invention est précisément ce détournement actif d'une fonctionnalité incapable de réagir et de résoudre les questions d'urgence. On agit donc, parfois violemment, précipitamment.

La métropole, dans sa forme la plus contemporaine, celle qui se présente le plus comme "phénomène extrême" (J. BAUDRILLARD, 1990), c'est peut-être l'exhubérante manière d'être, propre aux "villes" du Tiers-Monde. A l'inverse, la ville, dans sa forme européenne, tend vers l'idéal épuré de la technopole, fantasme d'un milieu construit enfin domestiqué... Ce rêve, techniquement possible, se traduit dans la façon propre aux "métropoles" européennes de résoudre tranquillement leurs problèmes, cette aptitude, ou du moins cette volonté affichée, de se contrôler, croître sans excès, se maîtriser, ne pas sentir mauvais, ne pas donner un sentiment d'insécurité ni une mauvaise impression, avoir bonne réputation, - une façon de rester raisonnable (3). Mais pour se contrôler, il faut une capacité de connaissance de soi dont la métropole se montre incapable. La métropole, c'est l'espace des territoires, l'espace public fragmenté. La ville, même la grande ville, est "une seule chose", même s'il s'agit d'une chose évidemment plurielle, une chose nommable, un tout, un ensemble homogène. La métropole, c'est une pluralité d'éléments, d'éléments *singuliers* qui plus est... Un assemblage de choses incontrôlables, pour le meilleur et pour le pire, puisque l'on ne saurait oublier que cette exhubérance "anti-technocratique" se paie aussi avec le sang et l'humiliation de la majorité de la population. La pauvreté et les misères des métropoles du Tiers-Monde sont en effet choses connues, ou conviendrait-il de dire : sont choses vues. Bidonvilles, crimes, épidémies, pollution, sont les éléments qui participent habituellement d'une telle (télé)vision.

Mais au-delà de cette image misérable, comment expliquer que la métropole vit, qu'elle grandit encore, et même qu'elle s'empare du monde "civilisé", en dénonçant l'hypocrisie de sa solidarité avec le sud (4) et en critiquant les limites de son modèle politique et économique ? C'est bien qu'au-delà d'une appréhension néo-libérale du phénomène urbain latino-américain qui en jugerait les succès et les échecs en termes exclusivement monétaires, le devenir socio-culturel métropolitain doit être évalué

conformément à l'idiosyncrasie de l'Amérique Latine, et aux particularités de ses processus d'urbanisation. Les villes et les métropoles ont toutes une personnalité particulière. Cependant, si la "personnalité" d'une ville peut apparaître au promeneur de manière assez évidente, cela n'est à mon avis jamais le cas d'une métropole qui présente toujours au moins deux personnalités en chacun de ses lieux : la personnalité apparente de ce lieu et son contraire, ce qu'un espace donne à voir de lui-même et tout ce qu'il refuse de montrer explicitement, ce que l'on voit contre ce qu'il nous faut découvrir, ce que l'on sait contre ce qu'il nous faut comprendre...

Cette double-personnalité essentielle de la métropole renforce la "logique paradoxale" de la culture métropolitaine. Voyons seulement ici ce que cette remarque implique : si la métropole produit des faits sociaux qui sont à tout moment "ce qu'ils sont et le contraire de ce qu'ils sont", cet ensemble construit incertain devient difficilement connaissable (par l'habitant, le chercheur, le pouvoir), et donc difficilement contrôlable. On peut contrôler une ville, mais l'histoire récente de l'Amérique Latine nous montre qu'il est devenu impossible de contrôler l'espace physique et social d'une métropole.

Et qui voudrait contrôler la métropole, comme s'il s'agissait d'une seule chose, d'un seul espace, d'une "simple" ville ? L'Etat. Mais il semble bien qu'il soit trop tard, ou alors qu'il faille pour cela prendre la métropole militairement, l'homogénéiser, la rendre compact, la réduire à des dimensions contrôlables, la réduire aux dimensions élémentaires d'une ville. Et comment y parvenir, sinon par une répression accrue, puisqu'il s'agit, de force, de faire "entrer" la multiplicité incontrôlable de la métropole dans les limites de la ville, *the city limits* Il est probable que tous les habitants d'une ville la "contrôlent", c'est-à-dire qu'ils aient une connaissance réelle ou virtuelle (ou ne serait-ce même que la possibilité de la connaissance) de presque tous les quartiers de cette ville, cela même s'ils n'ont ni l'envie ni l'occasion de les parcourir tous. Au contraire les habitants d'une métropole doivent se résoudre à se voir interdire (réellement ou symboliquement) l'accès à un certain nombre de territoires. C'est le cas, si l'on n'y vit pas, des *barrios* à Caracas (5), de certaines rues bien connues de New York, de l'Est de Los Angeles, etc. Ce n'est par contre pas le cas de villes (et

non métropole) comme Paris, Milan, Amsterdam ou Barcelone(6), ou moins encore Zurich, Bologne, Venise, Bruxelles, etc (7). Il n'y a pas de territoires interdits a priori dans ces villes-là.

L'espace de la métropole est par contre une collection de territoires que personne, ni piéton, ni flic, ni évangéliste, ni sociologue, ne peut posséder ensemble. A tous, pour une connaissance exhaustive des espaces particuliers de la métropole, il manquera toujours tel ou tel *barrio*, telle ou telle rue, telle ou telle zone. Mais c'est bien-sûr surtout le pouvoir qui s'inquiète le plus de cet état des lieux.

La ville peut appartenir à un seul, une personne seule peut arriver à connaître toute une ville, même ses espaces qui lui sont le moins indiqués, les moins prévus pour lui, les moins fréquentables (parfois même les plus dangereux). Mais la métropole, ne peut être entièrement connue d'un de ses habitants. Il restera toujours des espaces qu'il ne pourra contrôler, serait-ce même en imagination. Et comme lui le pouvoir, même en rêve, ne contrôlera jamais l'ensemble des *barrios*.

Les territoires métropolitains sont l'ultime *terra incognita* de cette fin de siècle (8), mais le siècle prochain sera peut-être exclusivement métropolitain (si l'urbanisation mondiale suit sa courbe exponentielle).

## 2. CARACTERISATION DE LA METROPOLE LATINO-AMERICAINE <sup>(9)</sup>

En passant de l'étude du phénomène urbain en Europe à celle en Amérique Latine, le nombre d'habitants ne peut plus suffire à distinguer la ville de la métropole, à supposer qu'il ait pu permettre cette distinction dans le contexte européen (P. SANSOT, 1990).

Au Vénézuëla, dans des agglomérations qui ne dépassent pas le million d'habitants, on trouve déjà cette improvisation agitée, cette nervosité bruyante, annonciatrice d'une métropole en gestation.

En Europe, au contraire, il y a des villes, qui malgré leurs millions d'habitants, seront toujours des villes de Province et ne donneront jamais au passant cet air "métropolitain", fait de tensions et de mouvements désordonnés et parfois violents, cette impression que des choses graves ou simplement inattendues - coups de feu ou coup de foudre - peuvent arriver à n'importe qui, dans n'importe quelle rue...

En Europe, on peut dire sans trop s'avancer que la ville se présente d'abord comme agglomération, concentration de gens et d'espaces construits (M. BASSAND, 1990). On pourrait, par suite, risquer l'idée selon laquelle, si les grandes villes d'Europe, les "euro-métropoles" étaient de même type que les métropoles d'Amérique Latine, elles seraient des "agglomérations éclatées", des espaces au-delà de la concentration, qui du seul fait de leur ampleur croissante seraient devenu des espaces de la décentralisation, des espaces qui auraient perdu leur centre ou qui les auraient multiplié à l'infini, les répétant inlassablement, les banalisant toujours plus. Or, même si ce désir obscur de nous trouver au cœur du monde nous fait voir la métropole dans certains quartiers "chauds" ou commerçants de Londres, Marseille ou Madrid, ce n'est en fait jamais le cas : toutes ces grandes villes ont un centre identifié, reconnu, "sommets" social ou topologique, qu'elles ne perdent pas en grandissant encore, même si la culture urbaine tend à unifier les styles architecturaux de l'hémisphère nord en un fondu esthétique "transculturel".

Dans les centre-villes d'Europe (10), la "personnalité" du milieu construit local se dissout peu à peu dans le méta-espace impersonnel européen : on est à Francfort, on pourrait être à Milan. Ces endroits perdent la figure forte, populaire qui les personnalisait, comme Gavroche a pu personnaliser un certain Paris, le gondolier un certain Venise ou le paparazzi en Vespa une certaine époque romaine. En 1992, dans les capitales de l'Europe la plus stable, de Lisbonne à Stockholm, on découvre un espace où tous les lieux de la modernité se valent, où le sens de la hiérarchie spatiale, si ce n'est, grâce à la crise, celui de la ségrégation, a été perdu par des habitants qui ne savent plus ni quels sont les "hauts-lieux" (noyés dans l'uniformité urbaine), ni quels sont les "bas quartiers", disséminés un peu partout, autour ou même à l'intérieur de tous les centres, centres flous, centres commerciaux ou avenues du centre, points de fuite d'une cité qui ne tend pas vers l'infini, mais grossit à petite vitesse dans les limites du raisonnable. On le voit, les villes d'Europe n'auront bientôt plus rien pour inspirer l'amour (11)...

La métropole est au contraire constamment attractive, sa séduction tenant à l'incertitude qui nous gagne dès que l'on a décidé d'y vivre et d'y travailler,

incertitude du destin qui nous y attend, et du destin même de toute l'aire métropolitaine. Diversité, duplicité, paradoxe, mais aussi inégalités, confusion, déstructuration.

Et si l'on y découvre comme en Europe un espace où tous les lieux se valent, c'est parce que l'on ne donne pas la plupart d'entre eux; et si le sens de la hiérarchie spatiale s'est perdu, c'est que la métropole entière s'est abîmée dans la pauvreté critique, laissant les habitants à la recherche de références dans un espace construit au devenir incertain.

Malgré cela, le sens profond de la ségrégation subsiste et s'accroît même au fur et à mesure que ces hauts-lieux disparaissent, non pas noyés dans l'uniformité urbaine, mais "transportés" en Europe, Madrid, Londres ou Paris, ou aux Etats-Unis, à *Mayami*, Florida, points de fuite d'une cité qui tend ainsi doublement vers l'infini, localement en raison de l'accroissement des barrios, et *internationalement* du fait de la fuite de la classe supérieure aux quatre coins du monde civilisé...

La confusion des lieux métropolitains ne tient donc pas à une quelconque postmodernité démocratique. Ce serait peut-être le cas d'une métropole européenne, si nous admettions son existence actuelle. La situation est de toute manière bien différente en Amérique Latine, où cette perte de valorisation des espaces urbains tient à d'autres facteurs. Tous les espaces sont en train de se valoir, dans le sens que tous seront bientôt gagnés par la misère, et uniformisés par l'urgence et les réponses généralement agressives que l'"immense minorité" (12) donne à cette situation. Les espaces différenciés vont en se raréfiant : que représente en surface habitable, les beaux quartiers dans les villes latino-américaines ? Et en pourcentage de la population ? un pour-cent ? moins peut-être. Et leur "irréalité", bien plus que la protection dont ils s'entourent va en les transformant peu à peu en ghettos, puis en aberrations, anomalies, auxquels les gens ne prêtent presque plus attention, certains peut-être qu'ils ne représentent déjà plus rien socialement, une apparence de la richesse, une apparition, un rêve ancien, un rêve perdu, une nostalgie (13)...

Les villes latino-américaines étaient peut-être destinées à devenir les métropoles qu'elles sont aujourd'hui dès leur fondation, c'est-à-dire à être des milieux évoluant sur un mode conflictuel et paradoxal

et non ordonné et contrôlé, en raison de la manière violente dont elles furent "fondées", par une force substituant d'un coup l'ordre conquérant à l'ordre existant.

Elles contenaient ainsi depuis toujours les éléments-clés de la métropole. Leur naissance fut une rupture brusque, et non le produit d'une lente histoire figulant peu-à-peu les détails et les contours. Même s'il existait des villes indiennes en Amérique Latine avant 1492 (14), le phénomène urbain y fut tout de même imposé par une transformation totale d'un seul instant, imposée entièrement de l'extérieur et qui plus est d'un extérieur inconnu se donnant globalement à connaître instantanément dans le conflit et le paradoxe. Les établissements humains qui se sont développés depuis 500 ans pour devenir les mégapoles de Mexico, Sao Paulo, Buenos Aires ou Lima, n'ont jamais (?) été un ensemble stable "à l'européenne" se modifiant sans se nier, opérant lui-même ses propres transformations, en un mouvement endogène. Et même si cela avait pu être apparemment le cas jusque vers les années quarantes pour des villes comme Rio, Caracas, Bogota, Guayaquil ou Santiago, le fait d'être née de la Conquête et non de la découverte de l'Amérique, interdisait dès l'origine aux cités de ce continent de connaître la paix urbaine : territoires arrachés à l'Histoire indigène et précipités dans la modernité occidentale, l'industrialisation puis la crise, les villes des Amériques Latines restent la terre promise au chaos métropolitain auquel leur naissance tragique les a voué depuis toujours.

Nées du chaos des hommes (de certains hommes), ces villes accouchent aujourd'hui d'"hommes" portant du chaos en eux" (15), des *êtres métropolitains*, des êtres "pour la métropole", comme on a pu parler, à propos des Amérindiens, d'"êtres-pour-la-guerre" (P. CLASTRES, 1977). Ces hommes sont les acteurs de la nouvelle culture urbaine, que nous avons appelé la *culture d'urgence* (Y. PEDRAZZINI et M. SANCHEZ R., 1989, 1992).

Le modèle culturel métropolitain, tel qu'il s'exprime dans les grandes zones urbaines d'Amérique Latine (et plus globalement, partout hors d'Europe), n'est pas le modèle culturel urbain tel qu'on le trouve dans les villes, même les plus grandes capitales, en Europe.

On ne peut dès lors évaluer les normes métro-

politaines latino-américaines du point de vue des normes urbaines européennes, mais du point de vue de la métropole latino-américaine elle-même. Les valeurs urbaines européennes (famille, travail, démocratie) sont dépendantes du bon fonctionnement des services, transports publics, banques, information, communication, etc. et des mécanismes d'intégration. En leur absence, ou en raison en tout cas de leur état de détérioration grave, les valeurs métropolitaines latino-américaines ne sauraient être les mêmes que celles en usage en ville, en Europe, voire même, dans une moindre mesure, aux Etats-Unis... "L'idéal urbain" tel qu'il a pu s'exprimer dans les années de croissance urbaine en Europe, dès le début de l'industrialisation, ne peut plus permettre de juger la métropole d'Amérique Latine d'aujourd'hui, ni son désordre, ni sa violence, ni même, par suite comprendre pourquoi et comment elle survit. Les réseaux de solidarité, en grande majorité informels, qui s'organisent dans les métropoles latino-américaines ne fonctionnent pas sur le même modèle que les réseaux, liens formels et le plus souvent contractuels, en usage dans la ville européenne (16).

La ville, telle qu'elle se présente encore en Europe dans une forme idéale (17), est encore le lieu du rassemblement, de la concentration, de l'unité, un peu forcée il est vrai, dans des capitales cosmopolites comme Paris ou Londres. La métropole telle qu'elle éclôt un peu partout du Mexique à l'Argentine, est le lieu de l'éclatement, de la division.

Dans les deux cas, il y a diversité. Elle est synonyme de création et d'invention dans la ville européenne, parce que les services et les mécanismes d'intégration fonctionnent et que l'opposition de la pauvreté et de la haute technologie n'a pas encore donné lieu (sauf peut-être en Angleterre) à de véritables affrontements, parce que même les plus pauvres trouvent un profit minimal à la "troisième révolution industrielle". En Europe, cette bipolarisation concorde en effet pour l'instant à l'amélioration générale de la population, même les travailleurs du secteur "non technologique", même les personnes les moins formées, les moins destinées ou aptes socialement à bénéficier de l'informatisation de la société.

Cette diversité est par contre forcément source de conflits et destruction dans la métropole, parce que

la crise, la déstructuration urbaine, le "chaos", interdisent à la majorité l'usage des services, et radicalisent l'opposition entre la pauvreté et une haute technologie qui ne bénéficie plus qu'à quelques *happy few*.

En Amérique Latine - et Caracas en est un excellent exemple - cette bi-polarisation a dès le début correspondu à l'exclusion sociale de la majorité et la mise "hors de combat" de la plupart des travailleurs potentiels. La haute-technologie, dans un contexte latino-américain, est une idéologie de la domination, et non de libération, pour des raisons structurelles et non conjoncturelles. Les technologies importées du nord avaient (pré)fabriqué le "rêve américain" du Venezuela des années 70. Aujourd'hui, ce rêve américain s'est réduit, et n'est devenu réalité que pour quelques privilégiés, pour qui l'Amérique elle-même n'est réduite qu'à Miami... Il ne reste de tout cela que quelques vestiges. Certaines banques, certains grands restaurants, un certain boulevard, quelques zones résidentielles, entretiennent l'illusion que le Venezuela est "récupérable". A Caracas, l'aménagement urbain apparaît toujours plus comme le dernier vestige *en dur* du "rêve américain" des décideurs politiques (de retour de leurs études aux *States*).

### 3. LA CULTURE D'URGENCE DANS LA METROPOLE

Sous les tropiques urbains, la dynamique culturelle métropolitaine est aujourd'hui la résultante préoccupante (18) d'une dialectique sociale conflictuelle. On pourrait dire qu'aujourd'hui la ville est - en principe(19) - le lieu du consensus démocratique (20), tandis que la métropole est le terrain des affrontements, luttes, par ailleurs pas forcément moins démocratiques.

Par suite, nous faisons l'hypothèse selon laquelle la violence est, dans une ville "idéal-type" européen, un phénomène marginal ou pathologique, tant il est un fait qui n'est pas dans "l'esprit urbain". Mais dans la métropole latino-américaine, comme à Caracas en cette fin de millénaire heurté, la violence ne saurait être considérée comme pathologique. Il faut désormais la considérer comme l'un des produits ou expressions d'une culture vivante, une culture en train de se faire et à la forme non achevée, ainsi

qu'une norme sociale en devenir (M. SANCHEZ R. et Y. PEDRAZZINI, 1991).

La métropole est un champ sémantique éclaté, un univers contradictoire, où la prolifération et la confusion des signes fait croire à une perte de sens. Ce sont en fait des sens nouveaux que l'on ne sait pas encore voir derrière ces signes, des sens qui "cherchent leur sens" dans une société qui a perdu ses marques et fonctionne au jugé, où les habitants gesticulent en improvisant les gestes encore à trouver, encore impensables pour la plupart, afin de donner un sens aux signes nouveaux (21). La violence, les bandes d'adolescents, le meurtre pour des chaussures de sport de marque, les drogues et le trafic de drogue, la *trampa* (22), sont des signes de la métropole latino-américaine; leur sens est l'urgence, le refus de la misère, l'insoumission à la "dictée" du F.M.I. Dès lors, il faut considérer la violence comme un *signe des temps*, des temps de l'urgence, de notre temps, de notre culture urbaine. Cependant, même en Amérique Latine et malgré ce que l'on pourrait penser à la lecture des quotidiens locaux même les moins *amarillistas* (23), **la violence n'est que l'une des expressions de la culture de la métropole**. La culture métropolitaine que nous nommons "culture d'urgence", ne produit pas, malgré la part faite à la violence, des formes d'existence marginales, encore moins pathologiques. Les modèles sociaux culturels de l'urgence sont au contraire une norme sociale en devenir, la norme, précisément de "l'immense minorité" (24), celle dont on ne comprend encore ni les codes, ni les valeurs, ni le langage, ni l'importance politique.

La métropole est à l'évidence un milieu conflictuel et visiblement en perte de sens. Mais c'est en fait à la perte du sens ancien que l'on assiste, et les habitants de la cité insensée fouillent le champ urbain à la recherche de sens nouveaux à appliquer aux signes nouveaux que la métropole a déjà trouvé. Elle les a trouvé au fil de son histoire, très récemment, mais sans les "comprendre" encore, ou sans oser les interpréter. Elle prend pas le risque de leur attribuer les valeurs nouvelles, changées, que demandent ces signes (faits sociaux, comportements, apparition d'autres types de groupes sociaux) (25). C'est à cela que tient le désordre apparent des métropoles, le désordre de leurs sens et la confusion de leurs signes.

Mais attention : la confusion des signes de la métropole n'est pas cette juxtaposition esthétique des signes volant "au-delà de leur sens" qu'est la post-modernité. La métropole, c'est l'ultra-modernité, les heurts et le bruit, l'Histoire encore, et non pas la connivence et l'équivalence des signes opposés, dans cette triste démocratie trans-culturelle qui se voudrait fin de l'Histoire (J. BAUDRILLARD, 1990). Dans la métropole, les valeurs de la haute-technologie et de la pauvreté critique, du formel et de l'informel, du légal et de l'illégal, s'affrontent violemment, **elles ne se mettent pas d'accord**, et ne se donnent pas non plus raison mutuellement. C'est avec l'évidence des circonstances pratiques que s'imposent les valeurs de l'urgence, dans un monde qui change vite.

Et dans la métropole en mutation, le *malandro* donne un sens aux signes confus et contradictoires, donne son sens social à la violence et au "crime" : le sens de l'urgence, celui aussi du refus de la misère.

Le monde change, les espaces construits se transforment et nulle part, les mœurs ne restent intacts. L'hymne de ce monde en métamorphose, c'est la métropole : le *boa constructeur*, comme l'on disait enfant parce que l'on savait tout des choses cachées, dont certaines gens de pouvoir s'acharnent aujourd'hui désespérément à en empêcher la *mue*. La mue, ce sont les *malandros*, seuls acteurs sociaux à "assumer" l'état d'urgence de l'urbain, qui l'opèrent et se chargent d'arracher sa vieille peau à la ville...

#### 4. LA METROPOLE COMME EXPRESSION CULTURELLE COLLECTIVE DE L'URGENCE

A défaut d'être le lieu DU changement social, la métropole est en tout cas le lieu des changements sociaux. C'est le lieu où les choses les plus banales se métamorphosent de manière la plus imprévue, où le quotidien montre son côté insolite. Des choses nouvelles se passent, des nouvelles valeurs s'imposent, des nouveaux modèles de comportement s'élaborent, de nouvelles légitimités sociales émergent...

Mais peut-on cependant parler de création ou de créativité, ou même seulement d'expression culturelle à propos de ces styles de vie en émergence, même s'ils annoncent très certainement la culture urbaine (métropolitaine) à venir, la société prochaine de la cité latino-américaine, l'élément le plus sérieux

pouvant permettre de parler de son actuelle *métropolisation*?

La culture d'urgence, nous l'avons expliqué ailleurs (26), est une culture "non simple" ou disons de complexité égale à n'importe laquelle des cultures mondiales. Elle n'en est pas moins une culture pratique avant tout, une *culture d'action*, comme l'on dit de certains hommes qu'ils sont des hommes d'action. C'est donc, peut-être plus que n'importe quelle culture, sur ses actes qu'il nous faut la "juger", sachant que c'est dans les moments d'action, individuelle ou collective, qu'elle se donne le mieux à voir et le plus souvent.

Mais nous avons peut-être donné jusqu'à présent l'impression que les pratiques et comportements de l'urgence étaient toujours individuelles, les habitants des quartiers les plus touchés par la déstructuration de la ville essayant de faire face chacun pour soi aux situations engendrées par la permanence de la crise, chaque individu enfermé dans sa lutte quotidienne pour sa survie personnelle ou étendue au mieux à sa famille. Ce n'est qu'une impression due au fait que l'idéologie dominante nous a habitué à penser toute action et aspiration humaine en fonction de l'individu et à oublié les formes collectives tant de l'action que des aspirations, le groupe ne subsistant dans le modèle libéral que mythifié dans le passé, résidu archaïque et obstacle au développement d'une société moderne. On a, il est vrai, d'autant plus de peine à penser l'action sociale en termes de collectivité ou de communauté que dans la pratique et la réalité urbaine plus spécialement, le mode de vie d'action et de prise de décision s'est *singularisé*. La vie, comme la culture urbaine, n'est plus que très rarement plurielle. Sur le modèle de la différenciation entre vie privée et vie publique, on peut aujourd'hui parler de survie privée et de survie publique.

La "survie publique" s'est réduite aujourd'hui à presque-rien, avec la crise et l'infra-déstructuration (déstructuration matérielle de l'infrastructure, services, hôpitaux, industries, etc.). Les politiques sociales, péniblement mises en place dans les années soixante et soixante-dix, ne représentent plus aujourd'hui qu'une portion congrue du budget national. Parallèlement, le Venezuela a connu une "super-déstructuration" (27), qui a préparé l'émergence de nouveaux modèles de socialisation. On aurait tort de croire que ces nouveaux modèles

socio-culturels sont essentiellement individuels. En fait si pratiquement leur expression est la plupart du temps une expression individuelle ou d'une collection d'individus, il est de nombreux cas où la culture d'urgence s'exprime en des actions collectives, traduisant une pensée stratégique véritablement communautaire (voire "de masses"), non soumise à quelque volonté particulière manipulatrice.

Les occupations de terrains préparant la construction d'un nouveau *barrio* ne peuvent être que collective. La construction progressive et le chantier permanent qu'est le *barrio* est lui aussi oeuvre d'un "bâtitseur collectif" (T. BOLIVAR, 1987). L'économie informelle, dans ses formes les plus légitimées et intégrées aujourd'hui, repose sur des réseaux et solidarités commerciales dont l'étendue minimale est la famille élargie, et s'appuie le plus souvent sur les amis et les voisins.

Dans ses formes les moins légitimées assimilées habituellement à des activités criminelles, ce sont aussi en partie des principes d'actions collectives qui commandent la survie et les stratégies de ces acteurs de l'extrême-urgence que le sont les *malandros* (non constitués en bandes) et les bandes d'adolescents du *barrio* ou d'enfants de la rue.

La culture d'urgence est une culture qui ne tend pas à l'individualisme. Même le *malandro viejo* (*apartamentero* (28), voleur de voiture, etc.), farouche individualiste dans l'action (ou constituant une "bande" de deux ou trois pour certains coups), est un être profondément communautaire : sa survie tient à son intégration dans le *barrio* et à la sympathie (*cariño*) que lui porte les habitants de son *barrio*. Quant aux bandes qui terrorisent un *barrio*, si leurs membres paraissent beaucoup moins préoccupés que le *malandro* d'avoir de bonnes relations avec le voisinage, elles n'en sont pas moins une forme d'expression collective de la culture d'urgence, connaissant une forme de solidarité totale au moins à l'intérieur de la bande, et jusqu'à ce qu'une divergence d'opinion ne divise le groupe aussi radicalement que l'action a pu le réunir.

21 juin 1992

## BIBLIOGRAPHIE

W. Ackermann, R. Dulong et H.-P. Jeudy (1983), *Imaginaires de l'insécurité*, Paris, Librairie des Méridiens.

Y. Barel (1982), *La marginalité sociale*, Paris, PUF.

Y. Barel (1989), *Le paradoxe et le système*, Grenoble, Presses Universitaires - réédition augmentée d'un chapitre intitulé : "le paradoxe dix ans après".

M. Bassand (1989), *Planification et gestion urbaines dans les pays en voie de développement*, notes de séminaire, Lausanne et Buenos Aires, FADU-BA, et EPFL.

T. Bolivar (1987), *La production du cadre bâti dans les barrios de Caracas : un chantier permanent*, thèse de doctorat sous la direction d'Henri Coing, Paris

J. Baudrillard (1990), *La transparence du mal*, Paris, Grasset.

P. Clastres (1977), *Archéologie de la violence*, in *Libre* no. 77-1, Paris, Payot.

T. Gaudin et al. (1990), *2100, récit du prochain siècle*, Paris, Payot.

G. Gasparini (1991), *Formación urbana de Venezuela, siglo XVI*, Armitano Editores.

Y. Pedrazzini et M. Sanchez R. (1989), *Cultura de urgencia : ultimas aventuras de lo urbano*, in *Dimension*, II Epoca, no. 5, Caracas, mai-juin 1989.

Y. Pedrazzini et M. Sanchez R. (1992), *Malandros, bandas y niños de la calle - la cultura de urgencia en la metrópolis latinoamericana*, Caracas, Vadell Hermanos Editores.

M. Sanchez R. et Y. Pedrazzini (1991), *Riesgos de perturbación en las relaciones sociales existentes en el barrio, como consecuencia de los procesos de rehabilitación*, communication présentée au Congrès International sur la Réhabilitation des barrios, CELARG, Caracas, du 24 au 29 novembre 1991.

P. Sansot (1990), *Modernité et nouvelles métropoles*, in *Sociétés* n°28, Paris.

(1) Ces quelques notes prolongent l'un des chapitres du livre: Y. Pedrazzini y M. Sanchez R., *Malandros, bandas y niños de la calle - la cultura de urgencia en la metrópolis latinoamericana*, Caracas, Vadel Hermanos Editores, 1992. Elles constituent une sorte d'introduction à une thèse de doctorat ès sciences actuellement en préparation sous la direction du professeur M. Bassand, centrée sur les bandes des barrios et sur la figure du malandro. Et c'est à la lecture attentive de Geneviève Cygan qu'elles doivent d'avoir perdu une partie de leur caractère confus.

(2) sur ce terme important, et bien que je désire le situer au coeur de ma problématique, je ne dis rien de plus pour le moment, si ce n'est que la piste m'a été suggérée par la lecture de Yves Barel (notamment 1982 et 1989).

(3) Dans mon imaginaire urbain, ce sont des villes comme Genève, Lyon, Luxembourg ou Bonn qui représentent le mieux ce côté *raisonnable*.

(4) le moteur de cette solidarité n'étant que la peur de l'invasion de "barbares", immigrés et réfugiés, et celle d'une destruction de l'environnement.

(5) de plus, le fait d'habiter dans un barrio ne permet pas forcément d'entrer sans risques dans un autre barrio où l'on ne connaît personne et surtout où l'on n'est pas connu.

(6) malgré quelques rues du barrio chino pas encore nettoyées, mais ce sera fait pour les Jeux Olympiques...

(7) j'aurais aujourd'hui la tentation de prétendre que l'on trouve des villes en Europe et des métropoles en Amérique, mais ce serait certainement un peu réducteur. Cependant cette hypothèse me séduit. Ainsi à l'appui de cette idée, et pour prendre un cas que je connais, je ne crois pas qu'il soit impossible à quiconque de se promener sans risques même de nuit dans le quartier gitan de Sant Jaume, dans le centre de Perpignan. C'est bien-sûr préparer une différenciation entre ville et métropole du point de vue de l'insécurité. Peut-être que l'on pourrait alors aborder la question du point de vue des "imaginaires de l'insécurité" (W. Ackermann et al., 1983). Cela dit, il n'est pas interdit de penser que l'on soit aujourd'hui dans certaines villes d'Europe en présence de territoires particuliers, des "poussières de métropoles", atypiques ou prémonitoires (J.P. Escudero, Y. Pedrazzini et Ph. Schaffhauser, 1991).

(8) un livre récent aborde brièvement cette question (J.-C. Ruffin, 1991).

(9) Il y a évidemment quelque artifice à opérer une distinction analytique entre les cités d'Europe et d'Amérique ou du Tiers-Monde. Nous ne sommes pas dupes du caractère formel d'une telle distinction, et savons bien-sûr que la réalité est beaucoup moins tranchée, plus ambiguë, contradictoire, paradoxale, et qu'il y a toujours moyen de trouver dans les villes d'Europe un peu du tourment des métropoles d'Amérique Latine, et dans ces métropoles parfois un peu de la paix des villes...

(10) Les banlieues donnent aujourd'hui l'impression d'être le dernier refuge de la personnalité de villes comme Paris, Londres, Gênes, Genève, ... Mais voilà qu'elles se dissolvent elles aussi dans le style sans style des grands ensembles.

(11) je ne suis pas dupe du caractère quelque peu caricatural de cette proposition. Mais il faut dire que la tendance actuelle en Europe est à l'auto-caricature promotionnelle : Madrid = Capitale culturelle, Barcelone = J.O., Montpellier = Surdouée, Milan = design, Paris = toujours Paris, etc.

(12) selon l'expression de Octavio Paz.

(13) Comment à ce propos expliquer autrement que lors des émeutes de février et mars 1989 qui mirent à feu et à sang les barrios et zones populaires de Caracas, les "pillards" n'abimèrent pas même le gazon d'une seule propriété du très aristocratique et luxueux Country Club, pourtant situé dans le centre et à peine protégé, ni la moindre zone résidentielle de la classe supérieure ? Ne serait-ce donc pas parce que ces lieux *inestimables*, comme s'ils n'avaient pas d'existence réelle, ne furent pas *pris en compte* par les émeutiers, attendu qu'il aurait fallu un effort démesuré pour commencer, avant de s'y attaquer, par les envisager ?...

(14) Il conviendrait ici de poursuivre plus à fond les recherches menées au Venezuela sur l' "urbanisation" pré-colombienne (G. Gasparini, 1991).

(15) selon une expression de Nietzsche, qui ajoute que c'est pour accoucher d'une étoile qu'il faut parfois avoir du chaos en soi. Est-ce le cas des métropoles d'Amérique Latine, et si oui, quelle est l'étoile ?

(16) même si l'on m'objectera qu'en Europe aussi, dans certaines villes, certains quartiers, etc.

(17) Une forme idéale aujourd'hui parfois agressée par la réalité. On peut voir en effet dans certains pays que l'Histoire a moins bien préparé que d'autres à participer au grand festin technologique et communicationnel que promet la CEE pour 1993, les fissures pouvant annoncer un prochain effondrement de ce bel édifice (cela sans parler de la question yougoslave, par ex.). Même en France où le minitel a familiarisé les ménages à la domotique, la haute-technologie ne sera visiblement pas de sitôt une affaire "populaire". Cette opposition plus culturelle que sociale, n'a cependant pas encore débouché sur de véritables affrontements ou "ruptures sociales". Mais cela pourrait venir (voir à ce sujet Y. Pedrazzini et M. Sanchez R., *Projet Sul-Sud "Culture d'urgence contre haute technologie"*, Caracas, IU-UCV et Lausanne, IREC-DA/EPFL, juin 1990).

(18) et parfois même angoissante, quand les médias se chargent de transformer la préoccupation en angoisse.

(19) dans les deux sens du mot en espagnol, *en principio* et *al principio*, au début.

(20) à l'image de ce que se voulait la *polis* de la Grèce Antique.

(21) c'est ce que nous avons essayé d'analyser sous le nom de nouvelles légitimités, voir notre contribution à l'ouvrage collectif réalisé sous la direction de J. Pavageau (1990).

(22) utilisé dans le sens de la débrouille, la magouille, la ruse (littéralement : le piège, la tromperie, la triche).

(23) c'est le nom donné au Venezuela aux journaux à sensation

(24) ainsi en va-t-il par suite de la culture des jeunes des bandes du barrio. On aurait pu la considérer dans un autre contexte comme une quelconque "subculture des gangs de bidonville", comme on a pu le faire vers 1960 avec la culture des loubards (ou blousons noirs), ou actuellement avec celle des rappers blacks ou des zoulous parisiens (ou noirs en blouson), cultures parsemées dans l'espace urbain fragmenté en territoires personnalisés par les uns ou par les autres, déguisés en morceaux de métropoles.

(25) On peut rapprocher cette observation de celle de Yves Barel (1982) à propos de ce qu'il nomme l'"invisibilité sociale".

(26) Y. Pedrazzini et M. Sanchez (1989)

(27) ainsi pourrait-on baptiser la déstructuration de la superstructure de la société vénézuélienne, son idéologie libérale et progressive fondée sur un certain modèle de la famille, et les mythes fondateurs du travail, de la liberté, de l'égalité, de la patrie, etc.

(28) c'est-à-dire du cambrioleur spécialisé dans les appartements.

## **LA METROPOLIZACIÓN CONFLICTIVA DE CARACAS (1)**

**Sociólogo Ives Pedrazzini**

**en colaboración con la Socióloga**

**Magaly Sanchez R.**

*Ives Pedrazzini, sociólogo. IREC-Departamento de  
Arquitectura, EPFL, Suiza.*

*Magaly Sanchez R. socióloga. Instituto de Urbanismo,  
FAU-UCU, Caracas, Venezuela.*

*Las ciudades europeas regentean y administran los problemas integrándolos al funcionamiento de la sociedad urbana. Forman entidades espaciales coherentes. Las metrópolis latinoamericanas entre las cuales Caracas es un ejemplo al que la actualidad puso en primer plano recientemente están en la fase de la desestructuración social y espacial. Larga crisis de los servicios, crisis económica y crisis de legitimidad del Estado, han transformado la sociedad urbana en "sociedad de la urgencia" y fragmentado el espacio en territorios más o menos prohibidos. La cultura de la metrópolis de América del Sur, 500 años después de la irrupción europea en el continente, es una "cultura de urgencia".*

*En este corto ensayo de sociología urbana, el autor trata de mostrar en qué difieren esencialmente la metrópolis (forzosamente latino americana) y la ciudad (forzosamente europea). La metrópolis es un espacio, una sociedad y una cultura de conflicto, la ciudad es o pretende ser la de los consensos. Los habitantes de la metrópolis y más aún la de los barrios, aprenden entonces a vivir en el conflicto, la improvisación permanente, a menudo creativa pero también violenta.*

*Las figuras extremas de la urgencia urbana, los "seres para la metrópolis", son los bandidos sociales de los barrios, llamados "malandros" en Venezuela, y cuya versión radicalizada, bandas y chicos de la calle impone su ritmo precipitado a la metrópolis.*

*(1) Estas notas prolongan uno de los capítulos del libro: I. Pedrazzini y M. Sanchez R., Malandros,*

*bandas y niños de la calle - la cultura de urgencia en la metrópolis latinoamericana, Caracas, Vadell Hermanos Editores, 1992.*

*Constituyen una suerte de introducción a una tesis de doctorado en ciencias actualmente en preparación bajo la dirección del profesor M. Bassand, centrada en las bandas de los barrios y en la figura del malandro. A través de la lectura atenta en Genoveva Cygan, han perdido una parte de su carácter confuso.*